

Bloc-notes

Thierry Horguelin

Number 56-57, Fall 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22968ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Horguelin, T. (1991). Bloc-notes. *24 images*, (56-57), 40–40.

BLOC-NOTES

par Thierry Horguelin

Sur le coup, on était certes un peu surpris, mais tout disposé à s'incliner. Soit: le jury du 44^e Festival de Cannes avait eu le coup de foudre pour *Barton Fink* et avait tenu à le faire savoir. Pourquoi pas? N'est-il pas logique que le meilleur film soit aussi le film le mieux mis en scène et le mieux interprété? Et, quitte à regretter la redondance d'un palmarès ignorant Angelopoulos et Pialat et non dénué d'impairs (*Europa* deux fois primé, Spike Lee gratifié d'un insultant hochet de consolation), ce podium déséquilibré ne valait-il pas mieux que l'habituel saupoudrage diplomatique qui y aurait fait monter l'un

ou l'autre Russe, également académiques, ou Chen Kaige tombé, avec *Life on a String*, dans le même travers, du moment que c'était le cœur qui parlait?

Mais, au vu des déclarations aussi tonitruantes que déplorables qu'a multipliées le président du jury, M. Roman Polanski, il a vite fallu déchanter (sur ces déclarations, voir aussi dans ces pages l'article de Jacques Kermabon). Pour M. Polanski, il va de soi qu'il y a d'un côté les «vrais films» et, de l'autre, les films longs et chiants pour les critiques. or, si rien n'est moins supportable que le discours inverse tout prompt, drapé dans sa vertu, à célébrer

par principe le gentil petit film d'auteur contre le gros méchant cinéma commercial (avec ce reste de puritanisme qui veut que plus c'est cher et plus c'est nul), on pensait tout de même en avoir fini avec ce poujadisme intellectuel opposant le cinéma «qui prend aux tripes» (plus vulgairement, Polanski souhaitait, en conférence de presse, «films that suck me») et le cinéma qui, supposément, ne parle qu'à la tête. En attendant que cessent ces ostracismes et ces partages imbéciles, — qu'ils se fassent dans un sens ou dans l'autre, — rien de plus facile, n'en déplaise aux Polanski, de retourner l'argument. Car s'il faut en passer par là, de toute la compétition, *Barton Fink* n'était-il pas le film le plus «intellectuel», le plus concerté dans sa manière de slalomer entre les genres et les références pour les pervertir ou les détourner vers des contrées inconnues? Et *La belle noiseuse*, *Van Gogh* et *Le pas suspendu de la cigogne* n'étaient-ils pas à l'inverse de ceux qui nous gagnent lentement mais sûrement au cœur, et que l'on aime durablement, avant toute «analyse», parce qu'ils nous ont bouleversé sans recours en nous transportant non loin du sublime? L'anti-intellectualisme primaire (pardon de ce pléonasme), qui sévit plus que jamais, est-il à ce point dépourvu d'intelligence qu'il s'en fait une conception toute abstraite et désincarnée, mutilée et mutilante? Les Polanski s'imaginent-ils sérieusement les critiques sous la forme de laborantins ennuyés disséquant les films comme des cadavres, inca-

pables de pleurer aussi bien à la mort d'Ellen Barkin à la fin de l'excellent *Switch* de Blake Edwards (un «vrai film» celui-là, pas vrai Roman?) qu'au quadrille renoirien de *Van Gogh*? Faudra-t-il leur répéter encore longtemps que l'intelligence critique ne peut être, à ses risques et périls, que sensible et passionnelle, inséparable de cette fameuse «émotion» dont certains sont si prompts par ailleurs à se gargariser au-niveau-de-leur-vécu?

Un qui fait profession d'«émotion» et qui doit applaudir aux propos de Polanski, c'est M. Marc Esposito, l'ineffable directeur de la revue *Studio*, laquelle s'était muée, pour la circonstance cannoise, en feuille de chou quotidienne («Demandez *Studio*, le quotidien-qui-parait-tous-les-jours, redondait son slogan). M. Esposito profita de cette tribune pour clamer tous les matins l'ennui sans fond qu'il avait éprouvé à la projection de *La belle noiseuse* et tout le mépris que lui inspirait le cinéma européen et ses fichus auteurs prétentieux incapables de faire des «vrais films». Puisque le très consensuel *Film français* a refusé de la publier dans ses colonnes, il n'est pas inutile de faire ici état de la pétition qu'a fait circuler avec succès, pendant le festival, notre confrère de *l'Événement du jeudi*, Michel Boujut, pour l'attribution du «Con d'or» à Marc Esposito. C'est assurément, de ce 44^e palmarès cannois, la récompense qui sera la moins contestée. ■



Cannes 1991: Roman Polanski (en camisole, au centre sur le galion de *Pirates*) prend la forteresse d'assaut et règne durant douze jours à coup de «déclarations tonitruantes».